

## VIII.

### DE TISINT AU DADES.

#### 1°. - DE TISINT A TAZENAKHT.

Après de nouveaux mais vains efforts pour gagner le Dra en passant, par Zgid, je me décidai à y aller par une autre voie, celle de Tazenakht. La route de Zgid, difficile en tous temps, était impraticable par suite de la famine qui sévissait dans la contrée; je ne trouvai personne qui voulût se charger de m'y escorter. Obligé de passer par Tazenakht, où j'avais déjà fait un long séjour, je tins à prendre, pour y retourner, un chemin différent de celui que j'avais suivi cinq mois auparavant. Des trois routes qui existent entre Tisint et Tazenakht, j'avais pris à l'aller la plus orientale, celle du Tizi Agni; je choisis cette fois la plus à l'ouest, celle du Tizi n Haroun.

#### **6 avril 1884.**

Départ d'Agadir à minuit. Le Hadj, un de ses frères et un de ses cousins m'escortent. Mardochée est avec moi; je ne me séparerai plus de lui d'ici à Lalla Marnia. Je traverse la Feija en passant auprès des ruines d'Imazzen, qçar abandonné. Il ne me reste rien à dire sur cette plaine: toujours mêmes sables, mêmes gommiers. J'en sors en remontant l'Ouad Aginan depuis le point où il y débouche. Il a 100 mètres de large; lit de galets, à sec. Le fond de la vallée est un sol pierreux, semé de gommiers; de 400 mètres de large d'abord, il se rétrécit par degrés; en même temps les flancs, talus de roche noire peu élevés au début, deviennent hauts et escarpés. De l'Ouad Aginan, je passe à un de ses affluents, l'Ouad Ikis, appelé aussi Ignan n Ikis, que je remonte à son tour. Vallée identique, mais plus étroite. Au bout de quelque temps, le fond se remplit de cultures et de dattiers: un filet d'eau apparaît; c'est Tamessoult: bientôt j'arrive aux maisons. Je fais halte. Il est 7 heures du matin.

Tamessoult est un gros village, construit en pierre à mi-côte du flanc gauche de l'Ouad Ikis, à une assez grande hauteur au-dessus de son lit. Au milieu se dresse la zaouia de Si Abd er Rahman, vaste bâtiment dominé par un donjon: c'est là que je suis descendu. Le marabout qui y réside est un homme puissant: il a pour serviteurs religieux les districts et les tribus de la montagne à 30 ou 40 kilomètres à la ronde; son influence s'étend jusque sur les Zenâga. Ici je me sépare de ceux qui m'ont amené d'Agadir: Si Abd er Rahman me donne une escorte de trois hommes qui me conduira chez les Zenâga; elle m'y remettra entre les mains d'un des grands personnages de la tribu, Abd Allah d Aït Taleb. Celui-ci, pour qui on me donne une lettre, m'accompagnera à son tour jusqu'à Tazenakht. Je fais mes adieux au Hadj Bou Rhim; ce n'est pas sans émotion que je quitte cet homme, qui a été si bon pour moi, avec qui je viens de vivre durant trois mois et que je ne reverrai peut-être jamais.

Départ de Tamessoult à 10 heures. Je remonte d'abord la rive gauche de l'Ouad Ikis à flanc de coteau. Chemin rocheux, difficile. Le cours d'eau est à mes pieds : le lit, rempli de

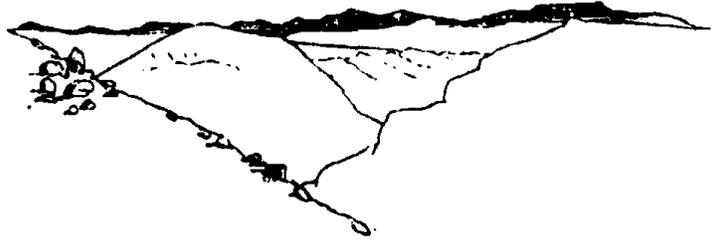
palmiers, a 40 mètres de large; il occupe tout le fond de la vallée, et coule entre deux parois de roche verticales de 10 mètres d'élévation. Au-dessus apparaissent quelques cultures en escaliers, semées de quantité de cellules en pierre destinées aux abeilles; puis s'élèvent des flancs de roche jaune, hauts, escarpés et nus. Au bout de 40 minutes, l'ouad sort de cette gorge et traverse une petite plaine déserte; sol pierreux; genêts blancs et seboula el far : cette dernière plante atteint 40 à 50 centimètres de hauteur. De là, la rivière rentre dans la montagne où elle coule dans un ravin désert: le fond en a 50 à 60 mètres de large dont 15 occupés par le lit; celui-ci est à sec et couvert de galets; le reste est pierreux avec de rares genêts blancs; flancs très élevés, très raides, de roche jaune. Je chemine le long du cours d'eau jusqu'à 1 heure; à ce moment, on le voit se garnir de palmiers: un qçar apparaît sur sa rive droite; c'est Ikis, dernier point habité de son cours. Là, le chemin quitte les bords de l'ouad pour gravir le flanc gauche: celui-ci est formé par un haut massif très escarpé connu sous le nom de Djebel Anisi; il me faut deux heures pour parvenir à son sommet: c'est un des passages les plus pénibles que j'aie rencontrés dans mon voyage. On ne peut marcher qu'à pied; le chemin, long escalier, s'élève en serpentant entre des précipices immenses et des parois à pic; le massif est tout roche: murailles de couleur tantôt jaune, tantôt rosée. Bien que le sol paraisse n'être que pierre, une foule de petites plantes, herbes et fleurs, croissent au bord du chemin, entre les fissures du roc.

A 3 heures, je parviens à une crête; devant moi s'étend un plateau étroit et pierreux avec de rares touffes d'halfa; ce plateau, que je parcours, ne tarde pas à se changer en une côte inclinée vers le nord; je descends, et je me retrouve sur les bords de l'Ouad Ikis. Il n'a que 20 mètres de large; son lit, galets desséchés, occupe toute la largeur d'un ravin; celui-ci a des flancs d'élévation moyenne, pierreux, raides, tapissés d'halfa. Il coule ainsi durant quelque temps, puis les hauteurs s'abaissent, la vallée s'élargit, et tout à coup on se trouve sur un plateau. Plus de montagnes, plus de rochers : une surface plane, à peine ondulée est couverte d'épaisses touffes d'halfa. Le terrain est mi-sable, mi-pierre; la rivière serpente entre des flancs en pente très douce d'une trentaine de mètre d'élévation; ça et là, seuls accidents, des buttes rocheuses isolées hautes de 50 ou 60 mètres, dressent leur tête noire au-dessus des ondulations vertes du sol. De temps à autre, on rencontre un campement de bergers Zenâga : ils viennent s'installer ici durant une partie de l'année, construisant des huttes de pierres sèche et faisant paître leurs troupeaux aux alentours. A 7 heures du soir, je m'arrête à une de ces stations pour y passer la nuit. Pendant la dernière portion de la route, l'Ouad Ikis avait 20 mètre de large; le lit, mi-sable, mi-galets, en était parsemé de flaques d'eau. Durant cette journée aucun voyageur ne s'est rencontré sur mon chemin.

#### **7 avril 1884.**

Départ h 7 heures du matin. Je chemine quelque temps sur le plateau où j'étais hier soir; puis, laissant la plaine et l'halfa, je m'engage dans un ravin étroit, à flancs escarpés de roche noire et luisante : montée courte, mais raide ; à 8 heures, j'atteins un col, Tizi n Haroun : là passe la ligne de faîte du Petit Atlas; je la franchis pour la quatrième fois.

Djebel Siroua.



Vue prise du Tizi n Haroun, dans la direction du nord.  
(Les montagnes ombrées sont couvertes de neige.)  
Croquis de l'auteur.

Un chemin très difficile, au milieu d'énormes rochers, me conduit dans un profond ravin; je le descends quelques instants, d'immenses murailles noires suspendues au-dessus de ma tête : bientôt j'en aperçois la bouche, où s'élève le riant village de Takdicht : plus loin, on distingue, s'étendant à perte de vue, la plaine des Zenâga.



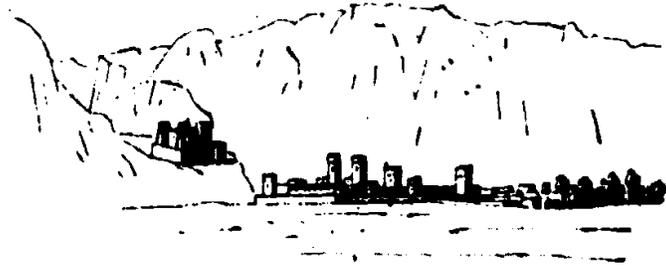
Portion de la plaine des Zenâga.  
(Vue prise de Takdicht, dans la direction de l'est.)  
Croquis de l'auteur

À 9 heures et demie, j'arrive à Takdicht ; c'est la résidence d'Abd Allah d Aït Taleb; sa maison, tirrent aux tourelles de pisé découpé et couvert de moulures, rappelle les gracieuses demeures des environs du Dra. J'y suis bien reçu par Abd Allah: il ne me cache pas que j'ai eu un rare bonheur d'arriver jusqu'à lui avec une si faible escorte et des gens inconnus: si lui ou ses fils m'avaient rencontré en route, ils m'eussent, dit-il, indubitablement pillé. Maintenant que je suis entré dans sa maison et que je lui ai remis une lettre de Si Abd er Rahman, il ne voit en moi qu'un hôte recommandé par son ami : je suis le bienvenu, et demain il me conduira en personne à destination.

### 8 avril.

A 8 heures du matin, Abd Allah monte à cheval; nous partons. Me voici traversant pour la seconde fois cette belle plaine des Zenâga; rien à en dire de nouveau; telle je l'ai vue dans sa portion orientale, telle je la retrouve ici: même sol uni comme une glace, excellente terre dont une partie est cultivée, dont la totalité pourrait l'être. Le talus qui borde la plaine à l'ouest est pareil à celui qui la limite à l'est : muraille de roche noire et luisante, perpendiculaire dans le haut, en pente adoucie et couverte de pierres vers le pied. Je passe auprès de plusieurs villages et qçars; le plus remarquable est Azdif, où la résidence du chikh est une forteresse entourée de plusieurs enceintes, hérissée d'une foule de tours; elle est en pisé, comme toutes les constructions des

Zenâga, et ornée avec élégance.



Azdif. (Vue prise du chemin de Takdicht à Tazenakht)  
Croquis de l'auteur.

Je rencontre aussi plusieurs zaouïas. Mon zetat me conduit jusqu'au delà des limites des Zenâga; là s'arrête son pouvoir: sorti de sa tribu, sa protection cesse d'être efficace. Cependant il ne m'abandonne pas; il fait honneur jusqu'au bout à la lettre de son ami: il m'amène à El Aïn, va trouver Si Hamed ou Abd er Rahman, marabout à qui appartient le qçar, lui demande une escorte pour moi, et ne quitte El Mn qu'après m'avoir vu partir pour Tazenakht accompagné par l'esclave de confiance de Si Hamed.

D'El Aïn à Tazenakht, une seule chose à signaler : les régions pierreuses qui s'étendent au nord de l'Ouad Timjijt, et que j'ai trouvées nues il y a cinq mois, sont aujourd'hui couvertes de seboula el far. C'est pendant ce trajet que je fais la rencontre de l'Azdifi, racontée plus haut. À 4 heures, j'arrive à Tazenakht.

Sauf l'Azdifi, je n'ai vu sur la route aucun voyageur. Les principaux cours d'eau traversés sont: l'Ouad Tiouuin (lit, moitié sable, moitié gravier, de 20 mètres de large; à sec; berges de 0,50 m de hauteur); l'Ouad Timjijt (20 mètres de large; lit de sable; à sec).

## 2°. - DE TAZENAKHT AU MEZGITA.

Pas d'obstacle qui ne se dresse pour m'empêcher de gagner le Dra. En arrivant à Tazenakht, j'apprends que la route du Mezgita est coupée. La guerre vient d'éclater, sur son parcours, entre le qçar de Tasla et les Aït Hammou, fraction des Oulad Iahia limitrophe du Mezgita. Ces derniers firent une razzia de 200 têtes de bétail sur les gens de Tasla, qui aussitôt appelèrent à leur secours leur allié le Zanifi; Chikh Abd el Ouahad tomba ces jours-ci sur les Aït Hammou, leur tua 10 hommes et prit 150 animaux. Voici Tazenakht en guerre avec la tribu qu'on traverse pour aller au Dra: aucun habitant ne peut me servir de zetat sur ce chemin. C'est jouer de malheur, car d'ordinaire cette voie ne présente point de difficulté: sous la protection des chikhs de Tazenakht, on la prend avec sécurité; des caravanes la sillonnent sans cesse. Avec les événements présents, je ne sais quand je pourrai partir.

Après quatre jours d'attente, je trouve un zetat; c'est un homme des Aït Hammou qui vient d'arriver; il se charge de me conduire au Mezgita : lui-même est ici en pays ennemi; il n'a pu entrer qu'avec une anaïa et ne saurait passer par Tasla : nous ferons un détour; nous prendrons par le désert jusqu'au territoire de sa tribu, et traverserons de nuit la région la plus dangereuse.

### 13 avril.

Départ à 1 heure de l'après-midi. Je gagne, par le chemin connu, la vallée de l'Ouad Aït Tigdi Ouchchen; je la remonte jusqu'à peu de distance de Tislit. Là, je la laisse et me jette dans le massif rocheux qui en forme le flanc droit. Pendant une heure, je chemine en terrain montueux, succession de ravins à sec et de côtes pierreuses, sans autre végétation qu'un peu de seboula el far. A 4 heures et demie, le pays change: un vaste plateau étend ses ondulations légères; un tapis de seboula el far garnit les fonds; les parties hautes sont des blocs de roche noire et luisante émergeant çà et là de la terre verte. Je marche sur ce plateau pendant la fin de la journée: il demeure le même, sol plat, pierreux, garni de verdure. A minuit, nous nous arrêtons. La zone dangereuse pour mon zetat est passée; nous pouvons sans inquiétude nous reposer jusqu'au matin. Le point où nous faisons halte est au pied d'une haute arête rocheuse, le Djebel Tifermin. J'ai rencontré beaucoup de monde dans la vallée de l'Ouad Aït Tigdi Ouchchen et dans la montagne: à dater de l'heure où j'ai quitté cette dernière, je n'ai aperçu personne; dans les commencements, on distinguait un troupeau de loin en loin; puis on n'a plus rien vu. L'Ouad Tazenakht avait aujourd'hui 6 mètres d'eau courante au point où je l'ai franchi. Sur le plateau, trois rivières de quelque importance. La première a un lit de sable avec de nombreuses flaques d'eau; elle coule au fond d'une tranchée de 300 mètres de large, en contrebas du sol environnant, séparée de lui par deux parois de roche verticales, hautes de 10 mètres. La seconde a son cours au niveau du plateau; le lit en est sablonneux, large de 15 mètres, avec 4 mètres d'eau. La troisième a un lit de 20 mètres, resserré entre deux berges de pierre de 12 mètres; elle a 4 mètres d'eau courante.

### 14 avril.

Départ à 5 heures du matin. Je gravis le Djebel Tifermin, arête de roche nue isolée au milieu du plateau: c'est la ligne de faite du Petit Atlas. J'en atteins le sommet à 5 heures et demie, et je le passe à un col situé peu au-dessous du niveau général des crêtes, Tizi Tifermin. Aucune largeur au col; je descends l'autre versant: la descente est difficile, comme l'avait été la montée; le chemin serpente entre de grands rochers gris. Au bout de quelque temps, les pentes s'adoucisent et se couvrent d'halfa et de seboula el far; elles me conduisent à une vallée bordée d'une petite chaîne rocheuse où apparaît un col. Je traverse la première et je gagne le col. Celui-ci, Tizi n Omrad, se trouve au fond d'une brèche perçant jusqu'au pied la montagne; il est presque au niveau du thalweg qu'on vient de franchir. Après l'avoir passé, je descends par un ravin étroit et rocheux vers le qçar de Tesaouant, qui se voit dans le bas au milieu d'une large vallée. Chemin difficile, serpentant à mi-côte; les flancs du ravin sont de roche jaune, très escarpés; verdure et fleurs dans le fond. Le versant sud de la chaîne est beaucoup plus long que le versant nord: il me faut une heure pour en atteindre le pied. En y parvenant, je me trouve dans la vallée de l'Ouad Tamtsift. Une côte en pente douce, à sol pierreux couvert de seboula el far, m'amène au bord de la rivière, où est bâtie Tesaouant. J'entre à 8 heures un quart du matin dans le qçar. Mon zetat me conduit à sa maison.



Tesaouant (Vue prise du nord-est).

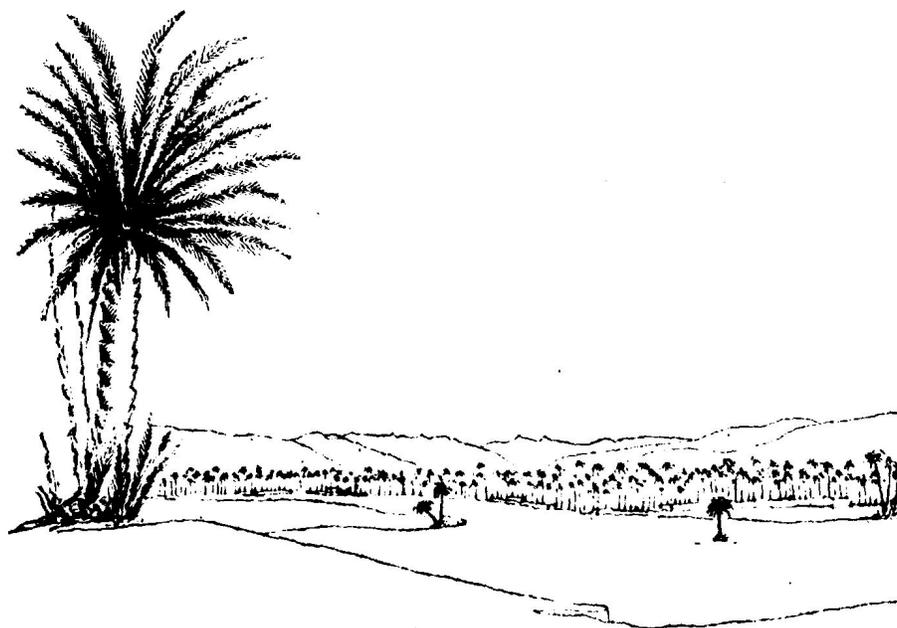
Croquis de l'auteur

Tesaouant est un petit qçar appartenant aux Aït Hammou, fraction importante des Oulad Iahia ; il est bâti suivant le modèle des constructions du Dra, en pisé, avec une foule de moulures et d'ornements couvrant ses murs, de tours et de tourelles dominant ses terrasses. Des plantations de dattiers, produisant des bou feggouç, comme celles de Tasla, l'entourent de deux côtés; elles sont situées sur les rives de l'Ouad Tamtsift, qui coule à quelques pas de l'enceinte. La rivière est presque au niveau du pied des maisons; le lit, de galets, large de 60 mètres, bordé de berges de 50 centimètres de haut, est à sec. Des puits et des canaux alimentent le qçar. En ce moment, ce dernier est désert: les habitants sont dispersés aux environs, vivant sous des huttes de roseaux et faisant paître leurs troupeaux.

### 15 avril.

Départ à 9 heures du matin. Jusqu'à mon arrivée au Mezgita, je suivrai le cours de l'Ouad Tamtsift. La coupe de la vallée varie durant le trajet: le fond est plus ou moins large; la rivière coule tantôt au pied du flanc droit, tantôt au pied du gauche; mais les caractères essentiels se conservent: le flanc gauche est beaucoup plus élevé que le droit; il est de roche jaune; la pente générale en semble de rapidité moyenne; on y voit de loin, çà et là, des bouquets de palmiers poussant au fond des ravins. Le flanc droit est formé de roche noire et luisante; il n'est pas très raide; de forme, de composition et de couleur, il rappelle Djebel Mheïjiba; comme lui, il est, dit-on, riche en minerais. Entre ces deux talus s'étend une vallée faite de deux côtes en pente douce, s'allongeant des pieds des flancs aux bords de la rivière; quelquefois elles ne parviennent pas jusque-là, et un espace plat les sépare; cette partie centrale, lorsqu'elle existe, est un ruban de verdure, herbages, broussailles, tamarix et jujubiers sauvages, au milieu desquels serpente l'ouad; les côtes, au contraire, sont pierreuses; le sol s'y couvre de melbina, de seboula el far et de gert; en approchant du Mezgita, on voit quelques gommiers. Je passe par deux lieux habités; ils diffèrent d'importance: l'un, le village d'Ida ou Genad, se compose de quelques huttes en pierres sèches disposées sans ordre auprès d'une petite oasis; l'autre, Ourika, est un qçar situé sur la rive gauche de la rivière, dont le lit, mais le lit seul, se remplit en ce point de palmiers. Il y a une autre Ourika à peu de distance au nord de celle-ci; je n'ai pu la voir, cachée qu'elle était par un pli de terrain: ces deux localités portent le nom collectif d'Iouriken; elles sont comptées du Mezgita. A Ourika, l'Ouad Tamtsift, qui possédait déjà un peu d'eau à Ida ou Genad, a, outre plusieurs canaux, 4 mètres d'eau courante dans son lit. D'Ourika on aperçoit le Mezgita: ce n'est encore qu'une ligne noire de dattiers, s'allongeant au pied d'une haute chaîne de montagnes, et barrant devant moi la vallée où je marche. D'ici là, le chemin est désert et la végétation diminue; plus ni tamarix ni jujubiers sauvages, plus même de seboula el far; des touffes de melbina seulement, et de rares gommiers; le sol cesse d'être pierreux et devient sablonneux et blanc.

A 1 heure, j'arrive à l'Ouad Dra. La vallée apparaît comme une bande verte serpentant entre deux chaînes de montagnes: à mes yeux s'étendent des palmiers innombrables, mêlés de mille arbres fruitiers; entre les branches, on aperçoit, de distance en distance, un ruban d'argent, les eaux du fleuve; une foule de qçars, masses brunes ou roses hérissées de tourelles, s'échelonnent à la lisière des plantations et sur les premières pentes des flancs.



Ouad Dra, dans le Mezgita. (Vue prise d'Ouriz, dans la direction du nord.)  
Croquis de l'auteur.

Ceux-ci sont : à gauche, les parois tourmentées et escarpées, pleines de crevasses et de cavernes, du Kisan, chaîne nue de roche rose, de 200 à 300 mètres de hauteur; à droite, un talus de pierre noire et luisante, aux crêtes uniformes, aux surfaces lisses, aux côtes raides; il s'appelle Koudia Oulad Iahia; il a 100 à 200 mètres d'élévation. Entre ces deux murailles s'étend le fond de la vallée, surface de 1200 à 1800 mètres de large, couverte de sable fin, et unie comme une glace ; au milieu coule l'Ouad Dra, sur un lit de sable sans berges, presque nu niveau du sol voisin, qu'il inonde dans ses crues; le lit a une largeur moyenne de 150 mètres, dont 60 à 100 toujours remplis d'eau. Sur ses rives, le fond de la vallée est un jardin enchanteur : figuiers, *taqqaïout*<sup>1</sup>, grenadiers s'y pressent; ils confondent leur feuillage et répandent sur le sol une ombre épaisse; au-dessus se balancent les hauts panaches des dattiers. Sous ce dôme, c'est un seul tapis de verdure: pas une place nue; la terre n'est que cultures, que semis; elle est divisée avec un ordre minutieux en une infinité de parcelles, chacune close de mur de pisé; une foule de canaux la sillonnent, apportant l'eau et la fraîcheur. Partout éclate la fertilité de ce sol bienfaisant, partout se reconnaît la présence d'une race laborieuse, partout apparaissent les indices d'une population riche: à côté des céréales, des légumes poussant sous les palmiers et les arbres à fruits, se voient des tonnelles garnies de vigne, des pavillons en pisé, lieux de repos où l'on passe, dans l'ombre et la fraîcheur, les heures chaudes du jour. Telle est, depuis le pied des parois de roche qui la bordent, toute la vallée du Dra, jardin merveilleux de 150 kilomètres de long. Une foule innombrable de qçars s'échelonnent sur les premières pentes des deux flancs: peu sont dans la vallée, autant par économie d'un sol précieux que par crainte des inondations. Ils ont tous ce caractère d'élégance

<sup>1</sup> Le *taqqaïout* se trouve en abondance dans plusieurs oasis, et surtout dans celles des bassins du Dra et du Ziz. C'est un arbre atteignant d'assez fortes dimensions et ayant, par son feuillage et sa fleur, beaucoup d'analogie avec le tamarix; le fruit en sert à la teinture des belles peaux qu'on prépare si bien dans le Sahara Marocain. J'ai toujours entendu appeler l'arbre, comme le fruit, *taqqaïout*. D'après des renseignements que m'a communiqués M. Pilard, ce serait un abus : selon lui, le vrai nom de l'arbre est *abda*, et en quelques points *telaia*; le fruit seul s'appellerait *taqqaïout*, ou mieux *teggaoût*.

qui est particulier aux constructions du Dra; point de murs qui ne soient couverts de moulures, de dessins, et percés de créneaux blanchis; de hautes tirrements, des tours s'élèvent de toutes parts; les maisons les plus pauvres même sont garnies de clochetons, d'arcades, de balustrades à jour. Un des principaux, de ces qçars, la capitale du Mezgita, Tamnougalt, est mon but aujourd'hui. J'y arrive à 2 heures et demie, en cheminant à l'ombre des grands arbres.

Avant d'y entrer, j'ai traversé l'Ouad Dra; on ne peut le franchir partout: il faut prendre les gués. Celui où je l'ai passé présentait une nappe d'eau de 120 mètres de large, avec 60 à 70 centimètres de profondeur. Le fond était de sable, les eaux jaunes, fraîches et bonnes. Courant rapide.

Tamnougalt est un beau qçar, résidence d'Abd er Rahman ben El Hasen, chikh héréditaire du Mezgita, et capitale de ce district. Elle est, comme tout le Dra, peuplée exclusivement de Haratin. J'y séjournerai quelques jours avant de prendre ma course vers le Dâdes.

Le Mezgita se compose de la bordure de cultures et de qçars qui garnit les deux rives de l'Ouad Dra dans la région où je me trouve; il ne s'étend pas au delà de la vallée propre du fleuve. C'est une bande longue et étroite, qui n'a jamais plus de 2 kilomètres de large. Il en est de même des autres districts du Dra, sans exception : l'Aït Seddrât, l'Aït Zeri, le Tinzoulin, le Ternata, le Fezouata, le Qtaoua, El Mhamid sont identiques; tels d'entre eux ne se composent même que de la demie vallée du fleuve. Ce sont, comme le Mezgita, des tronçons plus ou moins grands de cette longue ligne verte qui serpente dans le Sahara, et qu'on appelle le pays de Dra. Celui-ci est donc une ligne: le nom ne s'en applique qu'à la vallée propre de l'Ouad Dra, c'est-à-dire aux 500 mètres de dattiers qui, du Mezgita à El Mhamid, bordent chaque rive. Nulle part la bande ne s'étend davantage. Au-dessous du Tinzoulin, les hautes montagnes qui la resserrent jusque-là s'écartent par degrés, et le Dra finit par couler en plaine; mais le ruban de palmiers et de cultures ne s'élargit pas: il reste toujours ce qu'il est ici. Il y a loin de cette ligne aux vastes territoires marqués sur nos anciennes cartes. J'observerai le même fait pour les autres oasis que je verrai: le Todra, le Ferkla, le Reris, les divers districts du Ziz, ne sont pas différents. Ce sont des lignes.



Habib P. Albert Degard

Challamel, René Hébert



DRA. VUE DE

VALLÉE DE L'OUAD DRA VUE DE TAMNOUGALT.

### 3°. - DU MEZGITA AU DADES.

#### 20 avril.

Il y a quatre chemins principaux pour aller du haut Dra à l'Ouad Dâdes; ce sont:

1° *Triq Idili*. - Il part de Tiniril, qçar d' Afella n Dra, traverse l'Ouad Aqqa el Medfa, (se jetant dans l'Ouad Dâdes sur le territoire des Imerrân), puis l'Ouad Tanzit, et aboutit au pays des Imerrân : deux jours de chemin, sans cesse dans le désert. On passe la nuit au bord de l'Ouad Aqqa.

2° *Triq Anfoug* (appelé aussi *Triq Tagzart*). - Il part d'entre Afra et Ta n Amelloul, franchit successivement les ouads Aqqa el Medfa, Tanzit el Aqqa n Ourellaï, et aboutit à volonté dans le Dâdes ou chez les Imerrân : deux jours de chemin, dans le désert. On passe la nuit au Djebel Anfoug.

3° *Triq Irln Oittôb*. - C'est celui que je prendrai.

4° *Triq Tilqit*. - Il part d'Aït Abd Allah (Aït Seddrât), traverse le Khela Tilqit et débouche dans le Dades à Aït Aqqa ou Ali (Zaouïa Sidi Dris) : deux jours de marche, sans sortir du désert. On franchit l'Ouad Tagmout à mi-route et on passe la nuit sur ses bords.

Ces chemins traversent tous quatre un vaste désert montagneux, la haute chaîne du Sarro. Cette chaîne n'est autre que le Petit Atlas, auquel on donne ce nom à l'est de l'Ouad Dra. Si le Sarro n'a pas d'habitants fixes, il a une population nomade assez nombreuse: Imerrân et Aït Seddrât y plantent leurs tentes et y font paître leurs troupeaux.

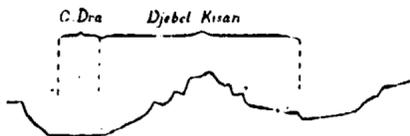
D'ici au Dâdes, ce sont les Aït Seddrât qui servent de zetats; j'ai profité du grand nombre d'hommes de cette tribu qui viennent ici au marché du jeudi pour m'entendre avec l'un d'eux: mon zetat me prendra aujourd'hui, j'irai passer la nuit dans son qçar, et demain matin nous partirons pour le Dâdes.

Départ de Tamnougalt à midi. Je descends la vallée du Dra, en suivant la ligne des qçars, à la lisière des plantations. Le chemin, passant sur les premières pentes des flancs, est pierreux, parfois rocheux. Rien à ajouter à ce que j'ai dit de la vallée : toujours même largeur et même aspect. A 3 heures et demie, je parviens à la résidence de mon zetat, Tirremt Ali Aït El Hasen. C'est le terme de mon trajet pour aujourd'hui.

En route, j'ai traversé l'Ouad Dra (lit de sable de 150 mètres; ses eaux ont 60 mètres de large avec 90 centimètres de profondeur; courant rapide).

#### 21 avril.

Départ à 5 heures du matin. J'ai pour escorte mon zetat et deux autres fusils. On franchit d'abord le Dra, (70 mètres de large et 0,80 m de profondeur), puis on traverse sa vallée et on entre dans une plaine déserte : la haute chaîne du Kisan s'interrompt tout à coup, et une plaine s'étend à sa place au delà des plantations qui bordent le fleuve. Le Kisan reprend plus bas, longeant de nouveau l'Ouad comme il le fait dans le Mezgita; il ne finit définitivement qu'à hauteur d'Ousreït, dans le Ternata. Chemin faisant, on voit très bien la



chaîne, qui apparaît pendant quelque temps de profil: c'est une lame rocheuse isolée, s'élevant entre le Dra et une autre vallée, déserte et assez large, parallèle à la première; elle a de l'analogie avec le Bani, mais est plus haute, plus large et de couleur comme de structure différentes. La base en est un talus, doux d'abord, de plus en plus raide ensuite; les parties moyennes et supérieures sont une succession de murailles presque verticales s'étageant par gradins. Vers le sommet se trouvent des cavernes, œuvre des Chrétiens au dire des habitants; on voit des restes de murs à leurs bouches. Cette portion du Kisan est une arrête droite, commençant à hauteur d'Agdz, finissant ici. D'où je suis, on voit l'Ouad Dra couler longtemps encore dans la direction qu'il a depuis Tamnougalt. Tant qu'il la garde, le Kisan ne reparaît pas à sa gauche où succèdent à la plaine des collines sans élévation. Puis on distingue un coude très prononcé que fait le fleuve, dans le Tinzoulin, me dit-on. À partir de là, le Kisan renaît : on le voit de loin, dans une direction nouvelle, presque perpendiculaire à celle qu'il suivait ici, ayant même hauteur et même forme, et s'élevant immédiatement sur la rive gauche de l'ouad.

La plaine où je chemine a un sol pierreux; des gommiers, de nombreuses touffes de melbina y poussent. Elle est bornée au nord par les premières pentes du Sarro; je me dirige vers elles: à 7 heures, je suis à leur pied; de ce moment à celui où j'atteindrai l'Ouad Dâdes, je ne cesserai de marcher dans ce massif; il se compose d'un haut plateau, de 2000 mètres d'altitude moyenne, auquel on parvient par une longue succession de côtes, tantôt pierreuses, tantôt rocheuses, reliées entre elles par des talus escarpés. Le plateau supérieur présente une vaste surface unie et verdoyante; le sol, pierreux, sans une ondulation, y est couvert d'herbe fine. Là surtout campent les Aït Seddrât et les Imerrân; j'y rencontrerai plusieurs groupes de tente et des troupeaux de chameaux et de moutons. Les rampes qui y mènent forment une région très accidentée: des ravins profonds, aux flancs rocheux et escarpés, les coupent; des vallées les sillonnent; des arêtes, des pics les hérissent de leurs masses noires. Cette région, tourmentée et difficile, est d'ordinaire déserte. L'eau abonde dans le Sarro. Je traverse, au fond de plusieurs ravins, des ruisseaux de 4 ou 5 mètres de large dont les eaux, claires et courantes, ne tarissent jamais; point de rivières. La verdure ne fait pas défaut: non seulement le plateau supérieur en est couvert, les côtes douces, le fond et les premières pentes des vallées, sont en partie tapissés d'halfa, de melbina, de seboula el far et d'autres herbages; il existe des jujubiers sauvages; au bord de l'eau apparaît le laurier-rose : il n'est pas jusqu'aux endroits les plus rocheux, flancs de ravins, surface de talus, où l'on ne trouve, poussant entre les fentes de la pierre, de petites herbes et des fleurs.

Vers 1 heure, j'atteins le plateau qui couronne le Sarro; à 3 heures, je fais halte auprès de quelques tentes d'Aït Seddrât. De la vallée du Dra à ce point, je n'ai pas rencontré un seul être vivant. La route, facile à la fin, a été pénible au commencement: il a fallu mettre pied à terre pour remonter l'Ouad Tangarfâ, dont le lit, encombré de blocs de roc, forme un chemin difficile pour les animaux. A deux autres endroits, la marche a été retardée : à Chaba Ouin s Tlit et au profond ravin qui se trouve entre elle et le gîte.

## 22 avril.

Départ à 7 heures du matin. A 8 heures, je suis à une crête qui forme la limite du plateau supérieur du Sarro et la ligne culminante de cette chaîne. En la passant, je franchis pour la dernière fois le faite du Petit Atlas. De là apparaissent à mes yeux, au delà d'une longue série de croupes brunes, la vallée de l'Ouad Dâdes et, derrière elle, bordant l'horizon, la ligne bleue du

Grand Atlas avec ses cimes couvertes de neige. Une descente très raide au milieu des rochers me ramène à la région des côtes, où je chemine, passant de vallée en vallée, jusqu'à 4 heures et demie. A ce moment je me trouve au pied du Sarro et au bord de l'Ouad Dâdes : la chaîne expire à 300 mètres de la rivière. A son pied commencent les cultures qui remplissent le fond de la vallée; elles forment une bande dont la largeur moyenne est de 1 kilomètre; au milieu coule en serpentant l'Ouad Dâdes. Large de 30 mètres, il remplit le tiers d'un lit sablonneux et en partie couvert de roseaux; c'est un torrent, au courant très rapide, aux eaux jaunes et glacées. Les champs qui le bordent ne rappellent en rien les merveilles du Dra; ils présentent les cultures des pays hauts et froids. Plus un dattier; très peu d'arbres; point d'oliviers: à peine quelques rares figuiers, noyers et trembles aux alentours des qçars. Le reste n'est que champs d'orge et de blé, tapis monotone d'un vert cru, sans ombre ni gaieté. Cette végétation paraît triste à qui vient du sud. Les flancs sombres du Sarro la bornent à gauche; à droite règne le long de la vallée une vaste plaine blanche, peu élevée au-dessus de son niveau, et séparée d'elle par un talus doux. Cette plaine a au moins 8 kilomètres de large et est limitée au nord par les premières pentes du Grand Atlas, derrière lesquelles apparaissent les masses neigeuses qui couronnent la chaîne. Les cultures sont bordées de chaque côté par un cordon de qçars. Les qçars de l'Ouad Dâdes ont un aspect particulier et ne ressemblent ni à ceux que j'ai vus ni à ceux que je verrai. Pour le détail des constructions, ils sont pareils à ceux du Dra et de l'Ouad Iounil : même élégance, même pisé couvert d'ornements; mais, au lieu de former un massif compact de maisons d'où émergent les tourelles des tirremts, ils sont composés chacun de plusieurs petits groupes d'habitations, séparés les uns des autres et échelonnés le long des cultures; ils en comprennent jusqu'à 8 ou 10, les uns ouverts, la plupart fortifiés, tous ayant au moins une tirremt. Ces groupes se trouvant à 100, 200, 300 mètres les uns des autres, on voit quelle longueur occupe un qçar. Il résulte de là que les localités, d'autre part très nombreuses, sont fort rapprochées; la distance n'est, la plupart du temps, pas plus grande entre les groupes limitrophes de centres différents qu'entre deux groupes du même: il est très difficile de discerner où commence et où finit chacun, dans ce cordon non interrompu de maisons et de tirremts qui garnit les deux rives de l'ouad. Les demeures sont, comme dans le Dra et comme presque partout, sur la lisière et non au milieu des cultures: ici aussi les inondations sont à craindre; il n'est pas rare de voir les eaux de la rivière couvrir tout le fond de la vallée et venir battre les murailles des qçars. Ceux-ci ne sont pas les seules constructions de l'Ouad Dâdes. Je vois apparaître en grand nombre des bâtiments curieux dont j'avais remarqué quelques types chez les Ait Seddrât du Dra: ce sont les *ageddim*<sup>2</sup> ; l'usage en paraît spécial à l'Ouad Dâdes, au Todra, au Ferkla et à certains districts du Dra: du moins je ne les ai vus qu'en ces endroits; dans les deux premières régions ils sont nombreux, on en rencontre à chaque pas; dans les deux autres ils sont moins fréquents. Ici, sur les limites des qçars, au bord de l'ouad, au milieu des cultures, les ageddims se dressent en foule; ce sont des tours isolées, de 10 à 12 mètres de hauteur, en briques séchées au soleil, de forme carrée, percées de créneaux et garnies de mâchicoulis : elles sont surtout nombreuses sur les lignes formant frontière entre les localités; elles s'y dressent d'ordinaire par deux, se faisant face, une de chaque côté. Dès qu'éclate une guerre entre qçars, ce qui arrive presque tous les jours (Je lendemain de mon passage, une s'est allumée et a coûté la vie à plusieurs personnes), chaque parti emplit ses tours d'hommes armés, avec mission de protéger cultures et canaux et de tirer sur tout individu du camp opposé qui passe à portée; la fusillade commence aussitôt de tour à tour, fusillade vive par moments, surtout quand une troupe paraît dans la vallée pour essayer de ravager les champs de ses adversaires. Des questions de conduites d'eau donnent naissance à la plupart de ces guerres. Elles

---

<sup>2</sup> Au pluriel, on dit *igedman*.

durent parfois longtemps, mais ne sont acharnées que les premiers jours: dans cette période il est rare qu'il n'y ait du sang versé; ensuite elles traînent en longueur et les hostilités se bornent à envoyer quelques coups de fusil dans le qçar ennemi, chaque fois qu'apparaît du monde sur une terrasse, dans les jardins, quand quelqu'un approche de la frontière.

Je m'arrête au point où je suis sorti du Sarro, dans le qçar de Timichcha, au pied duquel débouche le chemin. Il fait partie du district d'Aït Iahia, appartenant aux Aït Seddrât. Ce district, comme tous ceux de l'Ouad Dra et de l'Ouad Dâdes, se compose exclusivement de l'étroite bande de cultures et de qçars qui borde les rives du cours d'eau.

Nulle part, excepté sur le plateau supérieur du Sarro et aux approches de l'Ouad Dâdes, je n'ai rencontré de monde pendant cette journée. Il s'est présenté trois passages difficiles sur la route: la descente, après la ligne de faite du Sarro, le ravin de l'Ouad Aqqa n Ourellaï et celui qui le suit.

### 23 avril.

Départ à 7 heures du matin, Je remonte l'Ouad Dâdes. Sauf un court défilé désert qu'il traverse entre le district d'Aït Iahia et celui du Dâdes, il demeure sur mon parcours tel que je l'ai vu hier: mêmes cultures semées d'ageddins, mêmes cordons non interrompus de qçars et de maisons. Si ce n'est pendant son passage dans ce kheneg, on ne saurait trouver sur l'une ou l'autre de ses rives 200 mètres sans constructions. Rien de nouveau à signaler: les flancs comme le fond de la vallée restent les mêmes jusqu'à mon arrivée à Tillit, où je m'arrête.



Vallée de l'Ouad Dâdes. (Les parties ombrées des montagnes sont couvertes de neige.)  
(Vue prise du chemin de Timichcha à Tillit, dans la direction du nord-est.) Croquis de l'auteur.

Chemin facile. Beaucoup de monde. J'ai traversé l'Ouad Dâdes; il n'est pas franchissable en tous points, mais seulement en certains endroits où il présente des gués; à celui où je l'ai passé, il avait 20 mètres de large sur 80 à 90 centimètres de profondeur; courant très rapide. Des qçars que j'ai rencontrés, deux ont attiré mon attention: celui d'Aït Bou Amran (entre Azdag et Taourirt), où se voit une belle qoubba, et celui d'Imzour, remarquable par l'étendue des cinq ou six groupes qui le forment et par l'importance de sa population.

Au Mezgita, dans le district d'Aït Seddrât, dans celui d'Ait Iahia, les vêtements des Musulmans sont les suivants: khenifs, bernous de poil de chèvre bruns ou gris, ces derniers rayés de fines bandes blanches et noires, haïks blancs et bruns; tête nue ou ceinte, mais non couverte, de petits turbans blancs ou noirs; les femmes riches sont vêtues de khent, les pauvres de laine blanche ou brune. Dans le Dâdes, les costumes des femmes restent les mêmes; ceux des hommes sont, soit le khenif, soit un long bernous de laine teinte, noir ou bleu foncé. Depuis Tazenakht, les armes

demeurent uniformes: long fusil à crosse étroite et poignard recourbé. L'équipement offre une variation: à partir du district d'Aït Seddrât (Dra), la corne à poudre disparaît et se remplace par une petite gibecière de maroquin rouge couverte de broderies de soie; elle se suspend au côté gauche par une bretelle de cuir: cet objet gracieux est d'un usage universel dans la région que je traverse, depuis les Aït Seddrât du Dra jusqu'à Qçâbi ech Cheurfa,

Il y avait aujourd'hui marché à Imzour, près de Tiilit, J'en ai profité pour faire chercher, parmi les Aït Seddrât qui s'y trouvaient, un zetat sûr, qui me menât au Todra. On en a choisi un; l'arrangement a été conclu avec lui; il a été fait en forme, devant le taleb présent au marché: celui-ci a dressé un acte en partie double constatant que le Seddrâti until s'engageait, moyennant une somme de 15 francs, payable à l'arrivée, à me conduire au Todra; il serait responsable de tout dommage qui me serait fait durant le trajet et, au cas où je ne parviendrais pas à destination, devrait à la communauté juive de Tiilit une indemnité de 5 000 francs. Ces formalités sont employées dans diverses régions du Sahara, surtout chez les Berâber et les Aït Seddrât ; dans ces deux tribus, il est rare qu'un Israélite se mette en route sans s'être, par un acte de ce genre, mis en sûreté contre son zetat. Cela ne se fait pas entre Musulmans. Cette différence vient de ce que partout un homme serait déshonoré s'il avait violé l'engagement pris avec un autre Mahométan, et profité de sa confiance pour l'assassiner; au contraire, dans certaines tribus, comme celle où je suis, qu'un Musulman promette à un Juif de l'escorter et de le protéger et que, chemin faisant, il le pille et le tue, ce sera regardé comme une peccadille ou comme un bon tour. Aussi prend-on des précautions spéciales.

#### **24 avril.**

Départ à 9 heures du matin. Je me mets en route avec mon zetat pour gagner le qçar qu'il habite. J'y passerai la nuit, et demain matin on partira pour le Todra. Je remonte l'Ouad Dâdes, dont les bords demeurent ce que je les ai vus: mêmes cultures, mêmes cordons continus de qçars. La largeur de la vallée, qui jusqu'ici n'avait pas varié d'une manière sensible, diminue peu à peu : elle avait 1000 mètres à Tiilit; elle en a 600 à Khemis S. Bou Iahia, 300 à Aït Iidir. À mesure qu'on avance, les arbres, noyers et figuiers, augmentent. Les flancs subissent à Tiilit une brusque transformation. Jusque-là c'étaient le Sarro à gauche, une plaine à droite; aujourd'hui ce seront, durant toute la marche, à droite des côtes assez hautes, à gauche une plaine dépassant à peine le niveau de la vallée, la plaine d'Anbed.

A 1 heure, j'arrive à Aït Iidir, qçar du haut Dâdes, résidence de mon zetat. Je traverse là l'Ouad Dâdes; il coule en deux bras, l'un de 12 mètres, l'autre de 20 mètres, d'une profondeur égale d'environ 60 centimètres; courant très rapide.